

## **Groupe d'études « Le Sinthome »**

Le 14 Déc 2012, via Skype

**Philippe Berté** : Comme je suppose que vous avez effectué une ou plusieurs lectures de la *Préface* de la nouvelle édition du séminaire de Lacan *Le Sinthome*, préface rédigée par Flavia Goian et Marc Darmon, je propose que nous commençons par la fin et revenir vers le début. Donc par le paragraphe en page 9 :

« *Le Lacan du Sinthome est « mathématicien et poète »* ». On pourrait dire déjà qu'il l'a toujours été, car en ce qui concerne les maths au moins dès la fin de la 2ème guerre mondiale il travaillait déjà les questions de cybernétique. Et quant à la poésie, très jeune il s'y est intéressé, dès son adolescence, et il la pratiquait, et fréquentait des poètes. Alors quand on dit que le Lacan du *Sinthome* est mathématicien et poète, eh bien finalement il l'a toujours été.

« *Ce séminaire n'a pas la prétention de faire la psychanalyse que Joyce a toujours refusée. Lacan répugne à traiter ainsi l'oeuvre et la biographie de l'artiste. Il tente plutôt de se laisser enseigner par lui, par son Sinthome qui donne accès au nœud et au travail de la lettre. Et s'applique ainsi à poursticher Joyce* » \_\_ alors *poursticher* qui me semble proche de *pasticher* \_\_ « *à commencer par l'écriture de Joyce le Symptôme (conférence de Lacan de Juin 1975<sup>1</sup>), et poursuivant par le « parler joycien » , dans Le Sinthome* ».

Alors comme un peu avant, il a été dit que Lacan se laisse enseigner par Joyce, *poursticher* pourrait s'entendre *pour c' teacher* .

**Isabelle Cellier** : *pour* peut évoquer *poor* aussi.

**P. Berté** : Oui en effet. Voilà quelques remarques par rapport à ce paragraphe, et quand Lacan parle du « *parler joycien* » alors on pourrait dire que c'est un parler nouveau, en tout cas pour les lecteurs, c'est celui de Joyce poète, et Darmon et Flavia Goian dans cette préface ne parlent pas de folie chez Joyce.

Lacan mathématicien et poète, si l'on considère qu'il l'a toujours été, alors la psychanalyse avec Lacan se situe sur ces axes de la mathématique et de la poésie.

**Jean Brini** : Je voudrais faire une remarque incidente, je ne sais si je vous en ai déjà parlé, il y a un poète et mathématicien qui s'appelle Jacques Roubaud qui a écrit *L'invention du fils de Léoprèpès* , ouvrage que j'aime beaucoup. J. Roubaud se rattache au mouvement OULIPO. Ce livre est entièrement consacré à l'invention de la poésie, et également aux techniques mnémotechniques développées au Moyen-âge en particulier avant l'invention de l'imprimerie, càd à une époque où les Lettrés et les Clercs, càd essentiellement des moines avaient à retenir par cœur un très grand nombre de textes. Ces techniques de mémorisation nous les avons complètement oubliées. C'est un livre assez fascinant, et J. Roubaud propose

---

1 Publié in *Autres Ecrits*, Lacan, éd Seuil

une chose tout à fait étonnante : Face à un énoncé, il y a une échelle qui va de l'infiniment paraphrasable jusqu'au nullement paraphrasable. Et les exemples qu'ils donnent sont : à une extrémité de l'échelle il y a la formule mathématique qu'il décrit comme infiniment paraphrasable, c'est-à-dire qu'à partir d'une formule mathématique quelle qu'elle soit chacun de nous peut développer son discours, peut développer sa parole, et peut donner sa lecture de la formule mathématique. Et ce qui assure la stabilité de l'ensemble c'est la formule mathématique. Stabilité de la formule autour de laquelle peut se déployer un nuage de paroles, qui vont varier d'un locuteur à l'autre. Et n'importe quelle formule mathématique ne vaut qu'à partir du moment où quelqu'un lui donne du sens.

A l'autre extrémité il y a la poésie. Quand quelqu'un récite un poème il n'est évidemment pas question de changer une seule syllabe de la phrase qui a été écrite. C'est nullement paraphrasable. Et cela rejoint le problème : peut-on la traduire ?

Autant une formule mathématique n'est pas liée à une langue donnée, autant une poésie est intimement liée à la langue dans laquelle elle a été écrite. Sur cette échelle de Jacques Roubaud, selon les énoncés auxquels nous avons à faire, nous nous situons plus ou moins loin de l'infiniment paraphrasable ou du nullement paraphrasable, et ce qui est intéressant dans le cas de Joyce c'est qu'on a un texte qui peut être traduit, mais où l'évolution de Joyce a été d'aller petit à petit du paraphrasable au de moins en moins paraphrasable. Sauf que chez Joyce ce n'est pas une formule mathématique, c'est quand même un texte clair, donc il y a là quand même un mystère : par rapport à l'échelle de Roubaud, Joyce est-il du côté de la formule mathématique, de l'infiniment paraphrasable, c'est ce qu'il disait : « *je vais donner du boulot aux universitaires pendant 300 ans* », qui vont être obligés de paraphraser Joyce, donc de s'en servir comme d'une formule mathématique.

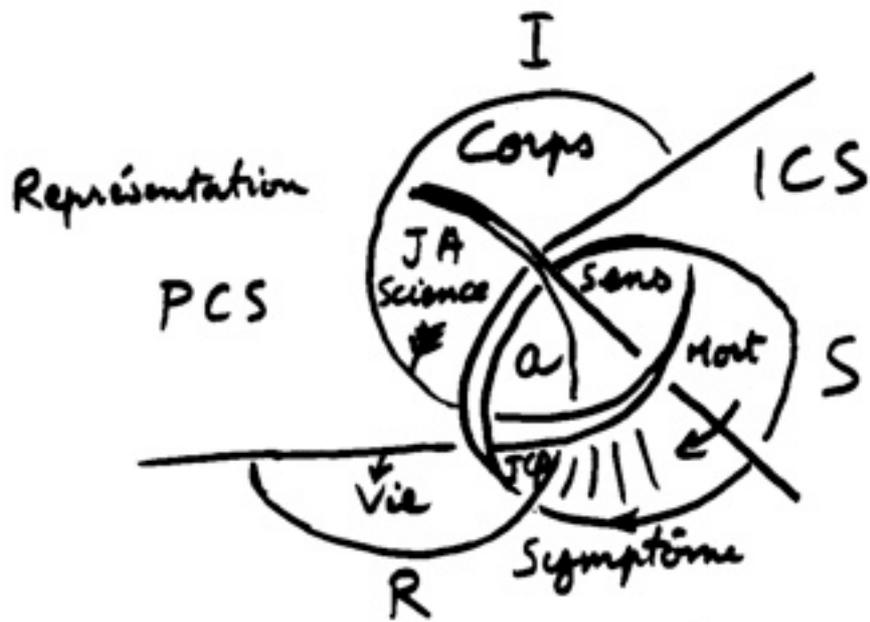
Je vous recommande la lecture de ce livre de Roubaud.

**P. Berté** : Passons au paragraphe précédent : « *Si le Sinthome de Joyce montre, à son insu mais de façon exemplaire la structure du nœud borroméen, il ne se confond pas pour autant avec la quatrième consistance, celle du Nom-du-Père. Si tel avait été le cas cette consistance aurait fait faux-trou avec le Symbolique, et aurait été plus que compatible avec le symptôme névrotique, réductible par l'équivoque* ».

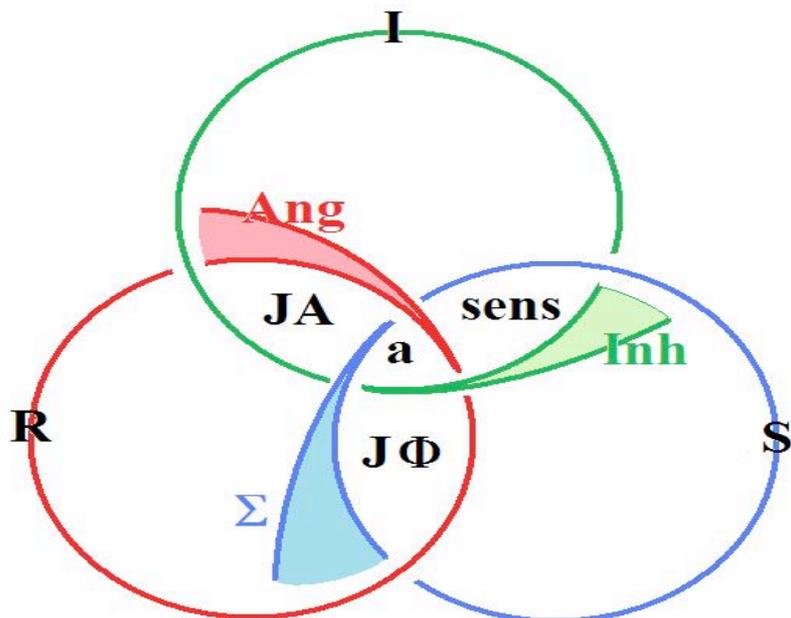
Cela m'a fait penser à quelque chose : que l'erre qui est appelée symptôme dans le nœud Bo, est une avancée du Symbolique sous le Réel. Puisque dans le nœud Bo « classique », le Réel domine le Symbolique, et le Symbolique domine l'Imaginaire. Avancée du Symbolique sous le Réel, qui est aussi appelée le Nom-du-Père.

Peut-on dire cela : le symptôme comme avancée du Symbolique sous le Réel ?

**J. Brini** : Oui, mais il y a deux représentations du symptôme sur le nœud Bo : Il y en a une première qui est dans *La Troisième* ( publié dans le séminaire *Les non-dupes errent* ) :



et une seconde qui est dans *RSI*, pages 25, 26, 56 :

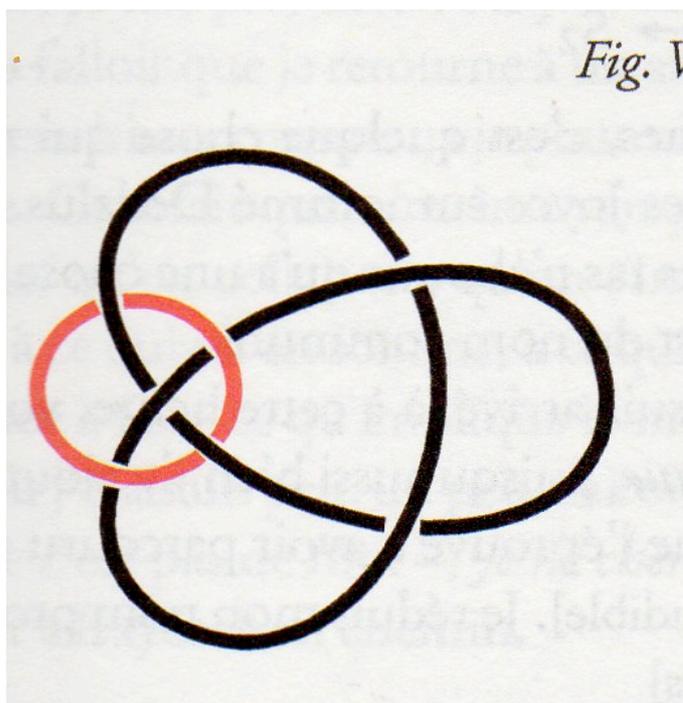


Et dans les deux cas le symptôme n'est pas représenté de la même façon, et au même endroit. Cette erre, c'est ce qu'on appelle aussi les cornes ( P. Berté : oui tout à fait) , le symptôme c'est l'une des trois cornes, et tu as raison lorsqu'on se réfère à *RSI* il s'agit d'une

avancée, d'une extension du registre du Symbolique qui vient se développer dans le Réel. Alors que dans *La Troisième* c'est le contraire.

Alors il y a semble-t-il entre Marc Darmon et Pierre-Christophe Cathelineau un accord sur le fait que les cornes d'une part, et le quatrième rond qui fait cycle d'autre part, sont deux façons de représenter le symptôme. Le symptôme, le 4ème rond, qui est aussi parfois développé comme le Nom-du-Père, ou parfois dénommé comme « la réalité psychique » le faux-trou qui est formé avec le Réel, donc il y a les trois nominations, les trois façons de rajouter un 4ème rond qui peut faire faux-trou soit avec l'Imaginaire, soit avec le Symbolique, soit avec le Réel.

Et ce que pointe Darmon dans le texte que tu viens de nous lire Philippe, c'est ce qu'on peut trouver sous le chef du symptôme, du séminaire *Le Sinthome*, où et là il faut faire très attention car Lacan a des variations de désignation, car Lacan montre ce qui se passe quand il y a une faute soit sur un noeud Bo, auquel cas c'est une double faute, qui est corrigée par un 4ème rond, et dans ce cas c'est un symptôme. Soit, et c'est ce qu'il propose pour le nœud de Joyce, au départ il y a un nœud de trèfle, un nœud de trèfle raté, qui puisse être corrigé, qui puisse être stabilisé, être fixé grâce à la production non pas d'un 4ème rond comme dans le nœud Bo, mais d'un 2ème rond dans le nœud de trèfle. Et c'est ça que semble-t-il Lacan désigne du Sinthome. Du Sinthome de Joyce. (figure VI-9, p.127)



Et ce rond Lacan nous en parle comme si Joyce pendant toute sa vie, avait été obligé de le retresser en permanence, par son travail d'écriture.

**Le Sinthome, 2ème rond du nœud de trèfle, alors que le symptôme est la corne de ce qui du Symbolique vient s'immiscer dans le Réel,**

ou alors comme dans *La Troisième*, est ce qui du Réel vient dans le Symbolique, ou alors le 4ème rond.

**P. Berté** : On poursuit, donc c'est ce que tu indiquais Jean : « *Le Sinthome de Joyce* \_\_ et Lacan s'efforce d'en écrire le nœud tout au long du séminaire \_\_ est, au contraire la réparation d'un nœud non borroméen ( c'est ce que Jean tu viens de dire) puisque l'enlacement de l'Inconscient et du Réel dénoue le corps ». On peut se reporter aux pages 195 et 196 :

fig XI-3 , p.195

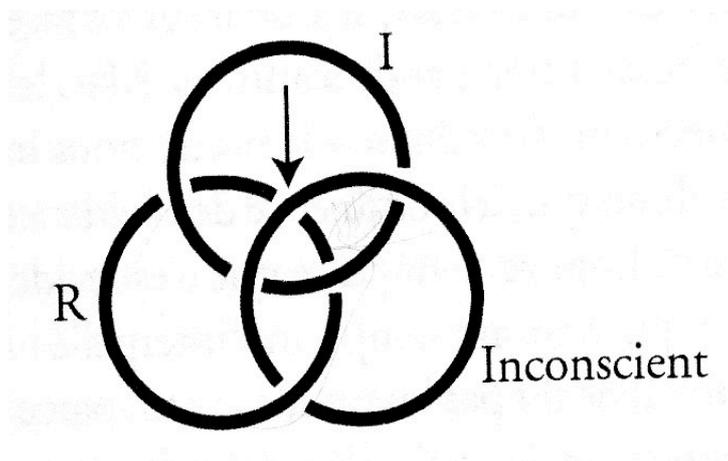
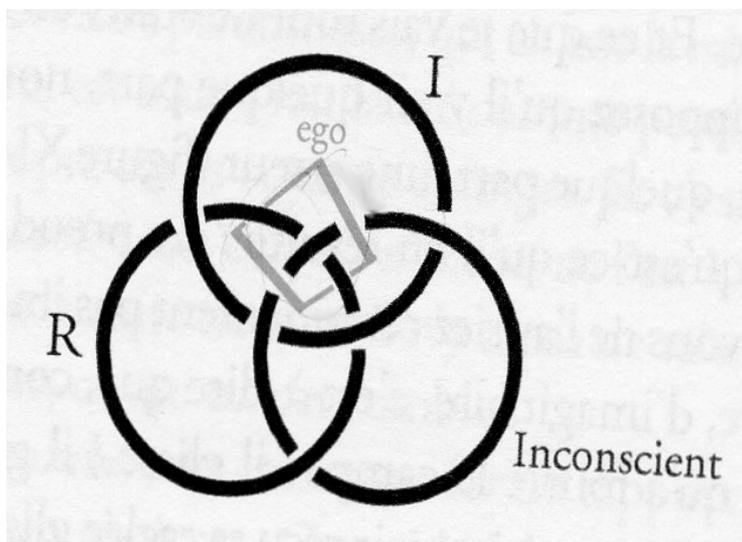


fig XI-4 , p.196



On constate que sur ces figures, à la place du registre du Symbolique, il y a l'Inconscient comme registre.

Sur la fig XI-3, le registre du Réel est noué à celui de l'Inconscient, ( J. Brini : Oui ) l'anneau de l'Inconscient passe dans l'anneau du Réel. Et du coup le registre de l'Imaginaire est libre. (J. Brini : oui

tout à fait).

**J. Brini** : C'est ce qui se passe dans tous les cas, quand on prend un nœud Bo, et qu'on fait une erreur unique de dessus-dessous, il en résulte la libération d'un rond, et les deux autres sont désormais liés en chaîne.

**P. Berté** : Ce qui est particulier c'est que l'anneau de l'Imaginaire est libre. (J. Brini : Oui, tout à fait) Et l'anneau du Symbolique a été nommé Inconscient. (J. Brini : oui, exactement). Et pour faire tenir les trois anneaux finalement, on est obligé de créer, en tout cas Joyce est obligé de créer un nouvel objet qui s'appelle l' *ego* et qui permet de corriger l'erreur. (J. Brini : c'est ça) . C'est curieux comme nomination l' *ego*.  
Ce qui est assez étonnant c'est que Darmon et Goian dans cette préface parlent de l'enlacement de l'Ics et du Réel.

**J. Brini** : Oui, et ils parlent de la libération des corps aussi.

Que le registre du Symbolique soit nommé Ics n'est pas aussi étonnant qu'il y paraît puisque l'Ics dès *La Troisième* est déjà exprimé comme une extension du Symbolique. Que ce soit dans *La Troisième* ou dans *RSI*, Lacan situe l'Ics à l'extérieur du nœud et comme extension du Symbolique. Donc ça c'est cohérent. (P. Berté : oui).

On pourrait parfaitement maintenir le mot Ics là où il est dans la figure XI-4, et puis rajouter S pour spécifier ce registre-là, ce n'est pas contradictoire. (P. Berté : ok).

**Isabelle Cellier** : Que faut-il comprendre quand Lacan dit que le corps est dénoué ?

**P. Berté** : Le corps est dénoué, quand le registre de l'Imaginaire est libre par rapport aux anneaux du Réel et du Symbolique. (fig XI-3)

**Roberte Copol-Dobat** : Que le registre de l'Imaginaire soit dénoué, Jean concrètement pour Joyce comment peut-on l'entendre ?

**J. Brini** : Je ne sais pas répondre à ça, il y a tout un tas d'hypothèses qu'on peut faire. Lacan dit quelque part, je crois que c'est dans la conférence *Joyce le symptôme*, « nous sommes voués à l'avoir : nous avons un corps, nous avons une âme, etc. , et ceci du fait de notre état de parlêtre ». Et je pense que le corps tel qu'il l'entend et le rattache à l'Imaginaire n'est pas le corps de la biologie, il s'agit du corps érogène, il s'agit du corps de l'hystérique, ... il s'agit du corps en tant qu'il est affecté par le langage.

Et chacun sait que la plupart des choses qui se passent dans notre corps nous n'en savons rien.

Quand nous imaginons que nous sommes affectés dans le corps, c'est que nous sommes affectés par le langage, et je pense que c'est ça qui peut fiche le camp. Qui peut fiche le camp et notamment pour Joyce, et pour Joyce il y a une nécessité vitale de maintenir le corps, au sens du corps érogène, et où ça ne tient pas de telle façon que ça tienne, contrairement à la majeure partie des névrosés que nous sommes.

Est-ce que ça constitue une réponse ?

**P. Berté :** Il me semble que la phrase suivante rejoint ce que tu viens de dire Jean : « *Ce nouage singulier du Réel et de l'Inconscient rend compte de la prodigieuse faculté de Joyce à manier la lettre, au prix de la fuite du sens* ». (J. Brini : oui, tout à fait) Or le sens, Joyce finalement il s'en fiche, le sens il fuit, et ce qui se passe entre l'Imaginaire et le Symbolique Joyce il s'en fiche.

**J. Brini :** Je ne suis pas sûr qu'il s'en fiche, car si tu regardes le nœud de la figure XI-3 p.195, il y a une petite flèche qui nous indique là où se situe la faute (P. Berté : oui) , mais on peut aussi noter que le sens est le secteur qui se trouve à l'intersection de l'Imaginaire et de ce qui s'appelle ici l'Inconscient, et dans la mesure où l'Imaginaire peut glisser, le sens peut parfaitement réduit à zéro, mais cela ne va pas sans une évacuation, une fuite complète du corps, donc dire qu'il s'en fiche c'est peut-être exagéré. Je dirais qu'il manifeste par rapport à cette disposition du sens une liberté plus grande que nous, en ce sens ... mais qu'il est quand même en permanence entrain d'essayer de maintenir ce point fléché existant, car si l'on tire l'Imaginaire vers le haut ce point fléché il tombe complètement, il ne sert à rien. Il n'a d'utilité que s'il est verrouillé ce point, car alors ça va empêcher le corps de fiche le camp. Donc il y a quand même une nécessité vitale pour Joyce de maintenir son intention braquée sur ce point, pas son activité d'écriture. Quoique à la page suivante Lacan nous parle de l' *ego*, mais peut-être que l' *ego* et le Sinthome c'est pareil, dans ce cas.

**R. Copol-Dobat :** Mais Jean, est-ce que ce que Joyce produit ne fait pas corps finalement ?

**J. Brini :** Je ne dirais pas « ça fait corps », mais je dirais que ça permet au corps d'ex-sister. Je ne dirais pas que l'écriture de Joyce c'est son corps. Mais ça permet à son corps de se maintenir, et ce que nous montre le nœud c'est que le corps il doit toujours menacer de fiche le camp \_\_ en se souvenant qu'il s'agit du corps érogène, du corps imaginaire, du corps tel que nous l'entendons communément.

**P. Berté :** Je suis d'accord Jean. Alors après, il y a la proposition de Lacan : « *L'ego viendrait alors réparer le nœud de Joyce* ». Comme nous avons juste commencé à travailler le séminaire, le terme d' *ego* nous paraît curieux. ( J. Brini : oui c'est surprenant) . C'est tout à fait surprenant, c'est un point d'interrogation.

**R. Copol-Dobat :** Cela a rapport avec sa production ?

**P. Berté :** Oui. Cet emploi du terme *ego* est curieux, puisqu'on le traduit en général par *le Moi*.

**Maria Briand-Monplaisir :** Cela renvoie peut-être au narcissisme.

**P. Berté :** Oui sans doute que cela se rapproche du narcissisme. C'est une question à mon avis à préciser par la suite. (J. Brini : Tout à fait) .

**R. Copol-Dobat :** Le nom d'un créateur peut se confondre avec l'oeuvre, alors le nommé et la création c'est parfois la même chose. ( J. Brini : Ah oui ) Càd que ça devient un peu son

corps, son image, ce qu'il a produit c'est un peu lui.

**J. Brini** : Si j'ai bien entendu, Roberte propose que l' *ego* et l'oeuvre puissent être dans le cas de Joyce identifiés et que Joyce ait été amené à se produire lui-même en tant qu' *ego* au fil de son écriture ?

**R. Copol-Dobat** : Tout à fait.

**J. Brini** : Je rattacherais volontiers ce que tu viens de dire Roberte, au fait que Lacan quand il parle du Moi, et notamment le Lacan des premiers écrits, il dit toujours que le Moi est une espèce de collection hétéroclite, qu'on n'arrête pas de se modifier, de s'enrichir, et que c'est l'ensemble de nos identifications imaginaires. (R. Copol-Dobat : oui c'est une construction) Donc le Moi peut aussi bien être les héros de BD, que tel ou tel entraîneur de sport, càd toutes les identifications imaginaires qu'à un moment de notre vie nous avons pu déclencher, c'est cet ensemble hétéroclite dont parle Lacan en parlant du Moi. Et je pense aussi à cette interprétation par Lacan de l'injection à Irma dans le rêve de Freud, il dit : « *à un moment il y a toute une série de personnages qui apparaissent, et Irma est examinée par le Dr machin, le Dr truc, etc.* » et là Lacan dit nous avons au sein du rêve une décomposition spectrale du moi de Freud, et je trouve cela très joli cette idée d'une décomposition spectrale, tout comme la lumière blanche se décompose en ses couleurs lorsqu'elle passe dans un prisme, eh bien de la même façon le Moi qui apparaît comme la lumière blanche càd comme quelque chose d'unique, peut se décomposer en ses éléments simples dont on s'aperçoit qu'ils sont multiples.

Ce que tu avances Roberte par contre, c'est que pour Joyce ce n'est jamais terminé, il bosse sans arrêt pour rajouter des couches à ce Moi, qui donc doit se présenter comme une nécessité vitale à maintenir pour Joyce, soit comme quelque chose de particulièrement fragile. Et puis dernière remarque, le fait est que dans la cure analytique, dans la mesure où cette décomposition spectrale est visée dans la cure, Lacan a posé la question : est-ce qu'un analyste, quelqu'un qui a fait une analyse didactique jusqu'à son terme, peut-on dire qu'il a perdu son Moi ? Réponse « non », mais il en a fait l'exploration des composantes. Cela signifie que ses composantes ont une certaine permanence, qui est fixée à peu près dans l'enfance, quitte à s'enrichir un peu au cours de la vie mais pas de façon fondamentale. Or ce qui s'est passé pour Joyce, c'est que son Moi, il cherche sans arrêt à le constituer. Voilà ce que je dirais sur cette affaire d' *ego*.

**P. Berté** : Cela me convient, puisqu'après nous avons dans la préface : « *L' ego viendrait alors réparer le nœud de Joyce au point même où se serait produite la faute due à la carence paternelle* ». ( J. Brini : voilà ). « *Lacan suggère que chez Joyce, l' ego tient sa consistance de l'écriture* ».

**Maria Briand-Monplaisir** : l' *ego* est le produit de ce tissage-là en fait. (J. Brini : oui ).

**P. Berté** : Alors il y a plusieurs formules qu'on pourrait rapprocher : c'est que l' *ego* de Joyce c'est le Sinthome, et le « parler joycien » serait le Sinthome aussi. (J. Brini : oui ) Càd que finalement son écriture c'est une sorte aussi de « parler ». (J. Brini : oui, d'accord ).

**Geseika Gondolfo** : Oui, c'est la même chose. Son *ego* et son écriture c'est la même chose (P. Berté : oui)

**P. Berté** : Un peu plus loin « *l' ego tient sa consistance de l'écriture : le symptôme cesse , (virgule) de s'écrire (du fait que le Sinthome s'écrite)* ». Le symptôme disparaît, mais le Sinthome apparaît en tant que c'est une écriture.

Càd que si on se réfère aux pages 195 et 196, figures XI-3 et XI-4, on pourrait dire que le symptôme en page 195 disparaît et il y a un Sinthome qui apparaît en page 196.

**J. Brini** : Je suis d'accord. Il y a simplement une question que je me pose : c'est quoi ce nœud dans lequel il y a eu une erreur de dessus-dessous. Et cette erreur unique entre le Réel et le Symbolique, qui fait que l'Imaginaire est libéré, pourquoi cette erreur Lacan la rattache à la carence du père ? Càd que le Symbolique qui aurait dû passer en-dessous du Réel, et qui passe au-dessus du Réel, càd qu'il y a du Réel qui est occulté par le Symbolique, pourquoi est-ce que ça vous pouvez le lire comme une carence du père ? De toute façon la lecture et l'interprétation, **cela vaudrait le coup que nous lisions ce chapitre XI directement.**

**P. Berté** : Oui.

**J. Brini** : En tout cas je n'ai pas du tout l'habitude de me servir du nœud Bo pour .... dessus-dessous. Par contre j'ai fait le répertoire de toutes les erreurs dessus-dessous et des conséquences qui peuvent en résulter, si cela vous intéresse je peux vous l'envoyer. C'est technique. ( Document qui s'intitule : *Etudes Borroméennes. Essai sur les conséquences des flips (erreurs dessus-dessous)* ) . Ce texte est dans mes archives, mais je ne l'ai pas publié dans les mathinées borroméennes.

**P. Berté** : Oui, si tu peux nous le faire parvenir ce serait très bien.

On poursuit, « *le défaut du père qui lui donnait « la queue un peu lâche »* ».

Et le paragraphe se termine en « *Stécriture est-elle celle de lalangue ? Plutôt celle de l'élangues* ». Alors *Stécriture*, chacun de nous l'entend comme il veut, comme il peut, selon ses fantasmes. « *Stécriture est-elle celle de lalangue ?* » Darmon et F. Goian proposent « *plutôt celle de l'élangues* » au pluriel. (J. Brini : oui)

(Rires) *Sté* a amené Geseika à penser à *steack*, elle a faim. (J. Brini : c'est pas mal ça)

*Lalangue* renvoie à la question de l'Inconscient, et dans les paragraphes qui précèdent dont nous n'avons pas encore parlés, Lacan parle de la question de l'Ics en disant que « Joyce est désabonné à l'Ics ».

*L'élangues* m'a fait penser à cette possibilité chez Joyce de mêler la langue anglaise, le gaélique, l'italien, etc. (J. Brini : il savait le latin aussi, le grec peut-être) , oui, le français aussi, donc son texte est travaillé par ces langues.

**J. Brini** : Peut-être faut-il rappeler que *élangues*, a beaucoup de connotations en français, il y a ce que tu dis qui concerne la pluralité des langues, il y a l'allusion à l'élation (P. Berté : oui) , càd à la dimension plus ou moins maniaque, il y a aussi la façon dont Jean-Paul Hiltenbrand a parlé pendant plusieurs leçons de son séminaire de l' *élangué* (P. Berté : oui, tout à fait) , et il utilisait à ce moment-là *élangué* comme celui qui est hors langue (P. Berté : oui), expulsé de la langue. Joyce n'était certainement pas expulsé de la langue, mais il est probable qu'il se sentait menacé d'expulsion. Et je trouve cela très étonnant que Lacan reprenne cette expression : Quelle impression ça te fait Philippe si on te dit que « *tu es abonné à l'Ics* » ? (rires) C'est étonnant quand même.

**P. Berté** : Cette expression « *désabonné à l'Ics* » est étonnante en effet. ( J. Brini : c'est Lacan qui le dit)

**Geseika Gondolfo** : « *Désabonné de l'Ics* », alors que l'Ics c'est aussi là où se situe le rond du Symbolique. ( P. Berté : oui )

**P. Berté** : Sur la fig XI-3 l'Ics est noué au Réel, donc c'est curieux de dire que Joyce est désabonné de l'Ics.

**J. Brini** : La question c'est que reste-t-il d'un sujet dont l'Imaginaire a foutu le camp ? Et qui n'est plus représenté qu'au niveau du Réel et du Symbolique. Est-ce qu'on a encore un sujet, c'est peut-être ça que Lacan veut dire.

**P. Berté** : Oui. Alors passons au paragraphe précédent, p.8 de la *Préface* : « *Dans Le Sinthome, Lacan propose une réponse : l'écriture de Joyce , son œuvre serait son Symptôme, celui qui le nommerait* » , voilà c'est ce que disait Roberte tout à l'heure, « *celui qui suppléerait la carence paternelle \_\_ le symptôme qui « abolirait » le symbole. Joyce est désabonné de l'inconscient dans la mesure où il n'en paie pas le prix : castration et refoulement, avant d'en jouir modérément* » .

Il est désabonné car apparemment la question de la castration et du refoulement, il n'en paye pas le prix.

« *Si le symptôme peut être réduit par une interprétation jouant sur l'équivoque, ce n'est pas le cas chez Joyce. Rien ne rattache à la langue le symptôme joycien ; tout au contraire le génie de Joyce s'emploie à le porter « à la puissance du langage » . D'où la nécessité de le nommer autrement Sinthome* ».

Je trouve que ce paragraphe correspond assez bien à ce dont nous avons discuté.

**J. Brini** : Oui, tout à fait.

**P. Berté** : Ce qui me paraît aussi remarquable : « *rien ne rattache à la langue le symptôme joycien* », ce n'est pas « le Sinthome », puisque dans le cas de Joyce quand on parle de symptôme, le rond de l'Imaginaire est tout de même flottant. (J. Brini : oui) .

« *A la puissance du langage* » : on pourrait dire que c'est tout le travail d'écriture que fait

Joyce (J. Brini : oui, tout à fait) , c'est son oeuvre, il retravaille le langage. D'où la nécessité de nommer ce travail, Sinthome.

**J. Brini** : Je peux rajouter une remarque, il y a deux choses qui restent énigmatiques pour moi dans ce paragraphe : d'une part en quoi le symptôme abolit-t-il le symbole ? Je n'ai pas d'idée suffisamment claire de ce que signifierait « abolir le symbole ».

Et d'autre part, cela reste une question pour moi même si on a avancé ce soir, « *Joyce est désabonné de l'Ics dans la mesure où il n'en paie pas le prix : castration et refoulement, avant d'en jouir modérément* ». Cela signifie que le schéma XI-3 nous montre en quoi est inscrite dans le nœud cette absence de castration. Je trouve cela très intéressant mais il faudrait à le dire de façon plus précise sur le nœud. Joyce n'a ni castration, ni refoulement. Et c'est dans cette mesure qu'il est non pas privé de la jouissance de l'Ics, mais privé d'une jouissance modérée de l'Ics.

Joyce désabonné de l'Ics, est-ce que cela veut dire qu'il n'en a pas ? Je ne pense pas qu'il n'a pas d'Ics, c'est simplement qu'il n'a pas les moyens d'en jouir modérément.

C'est toute la question, on parle de Joyce comme s'il y avait là forcément un sujet, et il n'est pas sûr que nous ayons affaire dans le cas de Joyce, ou dans le cas de psychose en général, il n'est pas sûr du tout qu'il y ait là quelque chose qui soit assimilable au sujet de la névrose qui nous est familier.

Mais pour moi ça fait énigme : castration et refoulement inscrits dans le nœud Bo ce n'est pas évident.

**R. Copol-Dobat** : Mais dans la mesure où il parle son Ics est concerné par le refoulement ?

**P. Berté** : Jean, par rapport au nœud Bo classique, si on noue le Réel et le Symbolique, et que le registre de l'Imaginaire est alors libéré, à ce moment-là entre le Réel et le Symbolique on ne peut plus parler de jouissance phallique, et donc de castration.

**J. Brini** : Tout à fait, et puis l'objet *a* n'est plus coïncé. (P. Berté : oui ) Est-ce que dans ces conditions on peut encore parler de sujet ? Le quelque chose qui est représenté par le rond rouge de l' *ego* ce n'est pas ce que nous appelons communément le sujet.

Philippe je viens de t'envoyer par mail le document : *Etudes Borroméennes. Essai sur les conséquences des flips (erreurs dessus-dessous)*. A diffuser aux collègues.

**P. Berté** : Ok Jean.

**G. Gondolfo** : « Désabonné de l'Ics », c'est que ce n'est pas sa source \_\_ c'est comme quand on est abonné à un magazine \_\_ , il ne va pas chercher le contenu pour son oeuvre dans l'Ics.

**J. Brini** : Oui cela résonnerait avec la puissance du langage ? (G. Gondolfo : c'est ça) Effectivement l'Ics est essentiellement lié au fait qu'on n'a pas accès à tous les signifiants. La puissance du langage cela pourrait être un bénéfice secondaire de désabonnement à l'Ics. (G. Gondolfo : oui c'est ça, mais c'est difficile).

**Isabelle Cellier** : Il y a aussi l'idée de dette, de paiement dans l'abonnement, et de produit qu'on reçoit. (J. Brini : oui)

**P. Berté** : Oui le travail de Joyce sur les langues, sur plusieurs langues en même temps, comporte la dimension de la nécessité et la dimension de la jouissance. (J. Brini : oui tout à fait).

**R. Copol-Dobat** : Il est aussi dans la toute-puissance par rapport à la langue, il n'y a pas de limite.

**J. Brini** : En effet, et c'est cohérent avec le fait qu'il dise qu'il n'y a pas de castration pour Joyce.

**P. Berté** : Alors peut-être que nous pourrions finir le travail de ce soir, par le mot *dumbillsilly* que je prononce comme ça, mais je pense que chacun à sa façon de le prononcer.

**Isabelle Cellier** : *Umbécile !* ( très judicieux, mais faiblement prononcé et pas entendu sur le moment par la plupart des auditeurs)

**J. Brini** : Je ne suis pas sûr de connaître toutes les résonances en anglais de ce mot bizarre. *silly* veut dire bête, et je ne sais ce que le *bill* au milieu fait là.

**P. Berté** : Dans le Dico anglais, *dumb* renvoie à « muet », à « silencieux ». Mais il y a des mots à côté comme *dump* qui est un « dépotoir ». Ou *dumps* qui est « avoir le cafard ». *Bill* renvoie à la « note » comme dans un bar, mais aussi à un « bec » comme un bec d'oiseau, à « une affiche », et aussi à « un projet de loi ».

Une sorte de mot-valise, de condensation de plusieurs mots. Du coup on peut se demander si l'ensemble du texte de Joyce comme *Finnegans Wake*, n'est pas travaillé, porté par de telles constructions ?

**R. Copol-Dobat** : Des sortes de néologismes ?

**P. Berté** : Et nous disions au début de cette soirée que la traduction de *Finnegans Wake* était quasiment impossible, par exemple le mot qui ouvre le livre c'est *riverrun* que Philippe Lavergne traducteur chez Gallimard transcrit par *erre-revie* ! (rires)  
L'expression suivante *past Eve and Adam's* qu'il traduit par *pass'Evant notre Adame* !!!

Autant dire que le traducteur y a été de sa jouissance.

**Isabelle Cellier** : Je me demande quel intérêt littéraire peut avoir *Finnegans Wake* ?

**J. Brini** : il me semble qu'il n'a aucun littéraire, je vois plutôt *Finnegans Wake* comment dire, comme une illustration d'un questionnement sur la langue, ce serait plutôt un texte de

théorie adressé aux gens qui écrivent, plutôt qu'un livre adressé à des lecteurs. Il me semble que c'est un texte de théorie littéraire plutôt, même si ça se présente comme une épopée. Ça fait semblant d'être un livre, mais il me semble que ça concerne d'abord qq chose comme « je vais vous montrer, quel rapport à la langue il est possible d'avoir ».

**P. Berté** : Il y a ce versant là, on pourrait dire l'intérêt universitaire, mais il me semble aussi que cela fait écho dans le corps pour certains lecteurs (J. Brini: oui) , càd que c'est un assemblage de mots ou de phrases, qui sont extrêmement percutants. En tout cas certains lecteurs cela peut les faire jouir. ( J. Brini : Ah tu dis cela )  
Des assemblages comme *riverrun*, en lisant le texte à haute voix, « le parler joycien », il y un plaisir dans l'énonciation.

**J. Brini** : Alors nous avons un collègue à Grenoble qui lit *Ulysses* à haute voix, il n'en est pas à *Finnegans Wake*, qui lit des passages pour essayer de capter cette jubilation. Effectivement il y a de la jouissance, mais je trouve qu'il est très difficile pour moi qui ne suis pas du tout un littéraire de m'approprier cette jouissance. Je peux la voir chez celui qui écrit, je peux l'entendre chez celui qui lit à haute voix, mais j'ai beaucoup de peine à me l'approprier.

**P. Berté** : Il y a aussi les travaux de Guyotat, qui a écrit entre autres *Le livre*, justement, où il y a le plaisir de la sonorité, et le sens émerge à certains moments, des bribes de sens émergent dans l'écoute. Une pièce de théâtre où ce texte est énoncé, c'est assez remarquable, ça fait des échos et des effets dans le corps. Il me semble que *Finnegans Wake* se situe dans cette dimension de bribes de sens.

Le prochaine réunion est fixée au **vendredi 18 janvier 2012 ( 17h aux Antilles, 22h en France )**.